

Guillaume le Blanc



Courir

Méditations physiques

Flammarion

[Sens propre] *La vie nous éloigne de la philosophie, elle nous rapproche de la sagesse. Les auteurs refont ici le même chemin, à partir d'expériences concrètes que tous peuvent partager. Le sens qui apparaît au cœur de ces pratiques, nous nous l'approprions. C'est le sens propre de notre vie.*

Les philosophes ne traitent jamais de la course à pied ; déjà les Grecs faisaient l'éloge de la tortue marcheuse, mais disqualifiaient le vaillant Achille, pris dans la folie de ses enjambées... L'auteur, coureur de fond lui-même, s'oppose ici à cette tradition : en autant de textes qu'il y a de kilomètres au marathon, il va à la rencontre des millions de *joggers* qui ignorent parfois leur propre sagesse.

Il brosse pour cela de nombreux portraits, de Guy Drut aux fuyards des sociétés modernes, en passant par les marathonniens de New York ou d'Amsterdam. Il montre que la course permet de tester les philosophies (si l'on démarre kantien, on finit toujours spinoziste...). Il la ressaisit enfin comme une expérience du temps, et révèle sa vraie nature : la course est l'épreuve d'un pouvoir intérieur.

Guillaume le Blanc est *marathonien et professeur de philosophie à l'université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3*. Il a publié, entre autres : *Vies ordinaires, vies précaires (Seuil, 2007)* ; *L'Invisibilité sociale (PUF, 2009)* ; *Dedans, dehors. La condition d'étranger (Seuil, 2010)* ; *Que faire de notre vulnérabilité ? (Bayard, 2011)*. Il est membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*.

Courir

DU MÊME AUTEUR

- Canguilhem et les normes*, PUF, 1999, rééd. 2008.
L'Esprit des sciences humaines, Vrin, « Problèmes et controverses », 2005.
Les Maladies de l'homme normal, Éditions du Passant, 2004 ;
rééd. Vrin, « Matière étrangère », 2007.
Vies ordinaires, vies précaires, Seuil, 2007.
La Pensée Foucault, Ellipses, 2006.
L'Invisibilité sociale, PUF, 2009.
Canguilhem et la vie humaine, PUF, « Quadrige », 2010.
Dedans, dehors : la condition d'étranger, Seuil, 2010.
Que faire de notre vulnérabilité ?, Bayard, 2011.

Guillaume le Blanc

Courir

Méditations physiques

Flammarion

« Sens propre »
Collection dirigée par Benoît Chantre

Vincent Delecroix, *Chanter. Reprendre la parole*

Frédéric Worms, *Revivre. Éprouver nos blessures et nos ressources*

© Éditions Flammarion, Paris, 2012
ISBN : 978-2-0812-9153-9

À Xavier Lacarce.

Et même si le voyage est immobile,
même s'il se fait sur place, impercep-
tible, inattendu, souterrain, nous devons
nous demander quels sont nos nomades
d'aujourd'hui.

Gilles Deleuze

Méditations physiques

Voici une scène inaugurale de la philosophie. On peut la nommer « opération Descartes » si l'on veut. On peut aussi la dater, la circonscrire : 1641, *Méditations métaphysiques*, Première méditation. Je préfère la résumer librement pour mieux élaborer son portrait-robot, suggérant qu'il s'agit d'une fiction aux effets pourtant redoutables.

« Il y a déjà quelque temps que je me suis rendu compte que je m'étais fait plusieurs fois berné. J'avais assenti à beaucoup d'opinions que je croyais certaines, mais qui n'étaient qu'illusions ou supercheries. Enfant déjà, je m'étais plusieurs fois fait joyeusement avoir. Maintenant que je suis en âge d'être grand, je décide solennellement que je vais tenter de reprendre les choses en main, d'être l'auteur de mes représentations. Plusieurs fois en m'endormant, j'ai songé à cette belle et vaste opération, mais la tâche me semblait si grande que je la reportais, chaque matin, quand j'ouvrais les yeux. Aujourd'hui je me suis décidé et ne reculerai pas. Je suis, comme on dit, d'un âge mûr

et je ne peux plus reporter à demain ce que je veux faire dès maintenant. Aussi ai-je décidé de passer à l'action. J'entreprends ma première méditation métaphysique. Maintenant que mon esprit est libre et déterminé, je supposerai que tout ce que je vois autour de moi n'existe pas, que le monde n'est qu'une fiction de mon esprit et que même tous les savoirs, y compris ceux qui passent pour les plus certains, ne le sont pas, car ils ne reposent pas sur un critère qui permettrait de ne pas en douter. Et au cas où il resterait, tapi dans un coin de la planète, un élément du mobilier mondial à la présence encore trop affirmée, je décrète l'existence d'un malin génie qui s'emploie à me tromper en me faisant prendre les vessies pour des lanternes. Car après tout, comment pourrais-je vraiment savoir que mes connaissances sont vraies ? Il n'est pas jusqu'à ma présence dans ce bureau, à ma table de travail, qu'il ne faut remettre en cause.

« Évidemment l'on pourrait me croire fou, à douter ainsi de mon existence, et de tout ce qui m'est si proche et alors je n'aurai d'autre choix que de tracer une ligne de partage entre la folie et la raison qui fera couler tant d'encre plus tard au ^{XX}^e siècle, quand les philosophes, tandis qu'ils se demanderont d'où ils parlent, rencontreront cette ligne de flottaison et souhaiteront la remettre en question, comme si je ne m'étais pas éprouvé un peu fou d'employer une petite partie de mes journées à une semblable activité. Les peintres peignent des êtres imaginaires, des licornes,

des dragons, en composant leurs figures à l'aide d'éléments réels et moi-même, sur ma table de travail, je dispose de notes, de pages manuscrites, de livres pour l'assemblage desquels je tisse mes propres pensées, et ces pensées m'emmènent si loin que j'ai quelquefois peur de me retrouver plongé dans le noir absolu : ni clairière ni chambre trouée par la lumière d'une bougie, mes pensées courent en moi en ordre dispersé. Si je veux les arrêter, je dois suspendre mes jugements et je finis par découvrir ici une activité qui m'appartient. Le fait même de douter m'appartient en propre. Un chemin commence à se dessiner. Je décide de l'emprunter. Avec la persistance du malin génie qui expulse dans l'in vraisemblance la terre, le ciel, les couleurs, l'air, les figures et les sons, qui s'emploie à rendre invisible mes mains, mes yeux, ma chair, mon sang, je me résous à suivre ce chemin. C'est ma seule option. J'ai toujours aimé marcher et je souhaiterais le montrer dès maintenant.

« Je vous renvoie au début de mon *Discours de la méthode*, quand je plaide pour "le bon sens comme la chose au monde la mieux partagée". J'y affirmai sans ambages que "ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin que ne font ceux qui courent, et qui s'en éloignent". La marche m'assure de rester sur mon chemin, tandis que la course me fait zigzaguer et dérailler. Aussi m'éloignerai-je de la course et continuerai-je mon chemin en prenant le temps de raisonner, la marche aidant. La méditation

est un art de la marche. Elle vient en supplément d'une impossible nage quand je suis plongé en eau trouble : "Comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris, que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus. Je m'efforcerai néanmoins [...] et je continuerai toujours dans ce chemin, [...] jusqu'à ce que j'aie appris certainement qu'il n'y a rien au monde de certain."

« Vous l'aurez compris, je nage, je marche, mais je ne cours pas. La course crée une hallucination, avec elle l'inspection de l'esprit est rendue impossible, car je n'ai pas le temps de discerner les ombres des figures réelles ; il me faut ralentir, c'est certain, me construire un espace familier que je vais arpenter par grandes lignes droites, d'un bord à l'autre, jusqu'à ce que je heurte un "point qui fût fixe et assuré". C'est ainsi que je suis entré en méditation, en me déclarant marcheur plutôt que coureur. C'est ainsi que j'ai composé des méditations métaphysiques dans lesquelles, grâce à la certitude lumineuse de mon activité de pensée qui m'est apparue, dans mes marches régulières, m'appartenir en propre, j'ai pu affirmer en pleine lumière l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. »

C'est ainsi qu'a parlé, ou qu'aurait pu parler, Descartes un soir, lorsque, retenu près de son poêle, la neige floconnant à l'extérieur, il déclara la guerre à l'incertain et la nécessité de transformer la philosophie en une science des choses absolument claires

et distinctes. Peu lui importait alors son art militaire de mercenaire aguerris qu'il louait aux différents Grands de l'Europe, et sa prouesse de voyageur européen, sa retraite lui était la promesse d'une lenteur nouvelle, et l'état de marche qu'impliquaient ses méditations raisonnées, celle d'y accéder avec certitude.

Mais Descartes était-il certain de n'être pas encore ce cavalier-soldat prêt à fuir en cas de danger ? Et la philosophie elle-même pouvait-elle se satisfaire de ce commencement non précipité ? Il nous faut malmener cette scène inaugurale, nous déclarer coureur plutôt que marcheur et entreprendre des méditations physiques plutôt que métaphysiques. Ou du moins la question serait la suivante : que se passerait-il si, au lieu de suivre le conseil cartésien de marcher droit devant nous, tandis que nous sommes en pleine forêt, pour être certain d'en sortir, nous nous mettions à courir au risque de nous perdre ? Et l'éloignement peut alors être maximal, tant il se pourrait qu'en remettant en cause la marche et la ligne droite une autre vue philosophique apparaisse, une vue de sujet désorienté, ne voyant plus la lumière naturelle et ne cherchant pas à la voir.

Quand je cours, mon attention se porte d'abord sur mon corps, sur mon rythme cardiaque, sur tout ce qui entrave son mouvement ou au contraire le facilite. Je ne suis plus que corps, ensemble noueux qui cherche à avancer coûte que coûte. Le sang y circule, se propage par le cœur, pompe qui ne se relâche pas,

dont le rythme s'emballa avant de revenir à de plus sages proportions. Les muscles s'allongent ou se contractent, la douleur s'installe dans les jambes ou disparaît. Je ne suis plus séparé de mon corps ; c'est pourquoi je me sens exister comme jamais.

S'agit-il là d'un nouveau théâtre philosophique, d'une scène clandestine montée rapidement sur des tréteaux et improvisée au grand air ? En tout cas, le critère de l'évidence a changé du tout au tout. Une nouvelle méditation s'élabore qui remplace la première.

« Je supposerai que tout ce que je vois en moi n'existe plus, que mes représentations ne sont qu'ombre sur une scène de théâtre intérieur dont je peine à deviner les contours. Ma méditation elle-même ne m'apparaît que comme une chose incertaine, vague, qui se dilate le long de mon corps en mouvement s'affirmant comme sueur, énergie, fatigue. Je suis, j'existe, cela est certain, pour autant que je sens mon corps. Qu'est-ce donc que je suis ? Un corps qui pense dans son corps. Un corps, c'est-à-dire une chose qui peut, qui ne peut pas, qui affirme, qui sent, qui pense aussi. »

Dans cette permutation des scènes, l'invulnérabilité du *cogito* cède sa place à la vulnérabilité des corps en mouvement. Pourtant il faut bien, pour exister, que le *cogito* soit porté par un corps, un volume de chair, d'humeurs et de sang non réductible à une machinerie savante, même si Descartes s'y emploie. Sous la pensée qui s'affirme en pleine lumière, il reste

un corps évanescent, fugitif, mais encore présent. Cependant, la pensée l'aspire, sans aucun doute. Tout de lui doit disparaître. Quitte à le retrouver plus tard. Quand il s'agira d'imaginer son union avec l'âme.

Si courir apprend quelque chose, c'est justement que le corps ne peut être mis entre parenthèses. La course, de ce point de vue, n'est pas une possibilité quelconque du corps. Aussitôt qu'elle trouve sa trajectoire en lui, elle le met au supplice. Jusqu'où peut-il aller dans ses efforts ? Combien de kilomètres peut-il tenir à cette vitesse ? Ces questions font advenir une physique en lieu et place d'une métaphysique. Une exploration méthodique du corps en mouvement plutôt qu'une analyse des qualités occultes de l'esprit, et qui peut devenir, de ce fait, la seule métaphysique possible, à condition d'en faire un appareil permettant de capturer des énergies corporelles.

Qu'est-ce qui s'exprime dans le corps mobile ? Quelle transcendance s'attache à la course ? Quelle vision du monde ? Ces questions, le coureur les ressent comme autant d'états du corps. En aucun cas, il ne doit se les poser une fois qu'il a couru, mais bien quand il court. Si la philosophie procède souvent de l'après-coup, il s'agit là, pour une fois, de *penser dans le mouvement lui-même*. C'est à cette condition qu'une philosophie du mouvement devient possible. « Quand nous voulons faire la philosophie du mouvement, écrit Merleau-Ponty, nous nous demandons ce qui nous est donné au juste dans le mouvement, nous nous apprêtons à rejeter les apparences pour atteindre la vérité

du mouvement¹. » Mais fonder une philosophie du mouvement, c'est accepter d'être en mouvement au moment où l'on philosophe. À cette condition seulement, le mouvement cesse d'être le transport d'une chose vers une destination. C'est alors seulement que le mouvement trouble l'immobilité présumée des choses et impose des rythmes, des accélérations et des lenteurs dans lesquelles tout l'être devient mouvant. Comme l'écrit Merleau-Ponty, « l'initiation cinétique est pour le sujet une manière originale de se référer à un objet au même titre que la perception² ».

Si tel est le cas, une méditation physique atteste les variations dont les corps sont capables et en tant qu'elles sont en corrélation avec des états du monde. Elle doit rendre compte également des configurations et des *scenarii* culturels par lesquels des mythologies s'emparent de ces mêmes variations pour les plonger dans le grand bain de la modernité.

1. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, « Tel », 1976, p. 310.

2. *Ibid.*, p. 128.

Je cours, donc je suis

Nous réclamons une nouvelle scène pour la pensée. Il faut moduler la philosophie le long d'une ligne flottante d'expériences ordinaires, non pour qu'elle en ressorte encore plus souveraine et dominante, mais parce qu'il y va d'une leçon de vie que le coureur (mais aussi pourquoi pas le nageur, le cycliste, le danseur, le travailleur, l'amoureux, le chômeur, le vacancier, l'étranger, liste à la Prévert qu'il faut tout aussi bien réciter au féminin) énonce au grand jour, sans y prêter forcément attention. Il s'agit donc bien de toute une cohorte de sujets qui forment ce drôle de « nous », une foule aussi disparate que celle qui s'agglomère derrière une ligne de départ. Et ce peuple de coureurs ne peut manquer de surprendre. Pourquoi faudrait-il en être ? Pourquoi ne pas tourner le dos pour partir en rase campagne, seul sur un chemin ? Même à ce stade de solitude, la course reste une option ; elle est insistante comme une chimère ordinaire. C'est pourquoi nous réclamons de pouvoir la penser, et même de la

raconter, pourquoi pas, comme une fiction à l'usage de notre temps.

C'est que le coureur dont il sera question dans ce livre écrit par un coureur n'est pas l'homme grec, accomplissant un ultime effort après la bataille de Marathon pour annoncer la nouvelle que l'on sait aux généraux athéniens. Ce n'est pas une histoire du marathon ni même de la course que nous voulons entreprendre ; il en existe de fort belles¹. Il s'agirait plutôt de pouvoir répondre à l'énigme suivante : pourquoi en sommes-nous venus à nous vivre comme des sujets-coureurs ? Quelles métamorphoses la subjectivité a-t-elle donc subies pour qu'on en vienne à penser notre vie comme mobile, dans une pratique qui n'est pas nécessairement un sport (mais qui peut l'être aussi bien), la course ? C'est donc moins une histoire de la course dont il sera question que sa cartographie contemporaine : dessiner la carte de tous ses usages.

D'un côté, il semble bien que la course soit un symptôme de nos sociétés néolibérales, toujours plus vouées à la mobilité, à la célébration des flux, à l'accélération des rythmes : nous sommes amenés à nous penser comme des coureurs, même lorsque nous ne courons pas. Ne répète-t-on pas, jusqu'à plus soif, que l'époque est à l'urgence ? C'est à un point tel que la marche peut être revendiquée comme une manière de

1. Lire en particulier Bernard Chambaz, *Marathon(s)*, Seuil, 2011.

Table

Méditations physiques	11
Je cours, donc je suis	19
Désir d'expérience	27
Sujet frivole ?	33
La course à pied vient de nulle part	39
<i>Marathon Man</i>	51
Portrait du philosophe en coureur de fond	57
Testeur de métaphysiques	65
<i>Addict</i>	71
Traité de nomadologie	79
<i>Run little rabbit run</i>	87
Emil Zátopek	93
Philosophie en course	101
Fuyards	111
Guy Drut	117
Le deuxième souffle	121
La première fois	125
Baudrillard en Amérique	129
Par deux fois la grâce vint au monde	135
Ce que courir veut dire	141
Faites l'amour, pas la guerre	145
Le sexe de la course	153
De la philosophie et des roses	161

Cyborg	165
Toucher terre	169
« Il est plus facile de penser la fin du monde que la fin du capitalisme »	175
Deux Anglais et les continents	181
Désynchronisé	187
Dégage !	191
La passion de la bêtise	195
Zombies.....	199
Le plaisir de souffrir	203
Vivre à distance, vivre la distance	209
Corps utopiques	215
Une vie dans les couloirs.....	219
Vulnérabilité	225
Éloge de la lenteur	231
La vie nue.....	237
La pesanteur et la grâce	243
Foules sentimentales	247
La victoire en perdant	257
Le corps du président.....	263
Vies errantes	269